

23. Connard, mon amour !

Tout le monde aura compris que la brochette de zozos qui travaillaient aux Carrières étaient davantage qu'une bande de manœuvres non qualifiés qui n'attire l'intérêt que des instituts de statistiques et d'enquêtes économiques.

Je mets à part Joseph Barberaz, évidemment, qui était encore plus con que ce qu'il paraissait être, même s'il parvenait à cacher son jeu pour se rendre acceptable.

Les autres étaient comme ces meubles sans allure dans lesquels le brocanteur farfouilleur découvre une cache à double fond ou un tiroir secret. Pour ma part, je découvris peu à peu que ces personnages étaient comme ces images en 3D qui se modifient lorsque l'on change de point de vue et qu'ils avaient un relief imprévisible et même des faces inattendues.

Il arriva qu'un jour Virgile Menu-Frettaz, travaillé par je ne sais quelle nostalgie de connaissances, décida d'étancher la curiosité suscitée par ses découvertes fossilifères des Carrières et se mit en tête de fréquenter un club de paléontologues amateurs qui avait son camp de base à la Sous-Préfecture.

Cette association était animée par une chercheuse, Maître de Conférence à l'Université de Grenoble, jeune fille de bonne famille, catholique pratiquante, promise au meilleur mariage avec un quidam du même milieu, qui lui ferait une chiée de moutards et qui la plaquerait, à vue de nez, vers quarante ans pour faire enfin l'adolescence à laquelle il avait droit avec sa secrétaire (pourquoi chercher plus loin ?) et qui prendrait les enfant un week-end sur deux.

En attendant ces jours heureux, sa famille lui reprochait en vrac : ses penchants pour la boue, pour ceux qui y vivent et pour le bénévolat.

En effet, si ses proches admettaient qu'on put être d'une curiosité apitoyée pour les empreintes du temps (les siens l'appelait affectueusement, mais pour combien de temps encore, "mère

Thérèse des ammonites ”), ils étaient à des années-lumière de comprendre sa curiosité pour la curiosité d’autrui. Ils lui reprochaient inlassablement de gâcher son talent, de vivre au-dessous de leurs moyens dans un studio qu’elle louait (vous m’avez parfaitement lu : qu’elle louait), même si elle avait à sa disposition l’appartement de deux cents mètres carrés au troisième étage de l’immeuble familial où elle ne faisait qu’entreposer ses affaires.

Virgile Menu-Frettaz n’était pas un imbécile, il savait bien que sa rencontre avec le Savoir ne serait pas une formalité. Mais il ne savait pas quels en seraient les pièges et que l’un d’eux se cacherait derrière la propension des travailleurs manuels à se poser en dépositaires du bon sens et donc de la vérité.

Le procès en cuistrerie pinailleuse qu’il était enclin à faire aux intellectuels prouvait simplement qu’il n’avait pas assez réfléchi et que la simplicité, bien que souhaitable, n’était qu’une illusion.

Bref, il aurait dû faire profil bas et ce n’est pas ce qu’il fit car il était, comme vous et moi, impatient de se montrer sous son jour le meilleur. Je ne parle pas des plus vertueux d’entre vous, il va de soi.

C’est donc de ses connaissances et de son expérience professionnelle acquises aux Carrières qu’il gava ses condisciples jusqu’à la nausée. Avec cette différence qu’on y employait plus souvent la perforatrice et le balai-brosse métallique que le marteau de géologue et le pinceau en soie de sanglier.

En conséquence, ils le baptisèrent gentiment et sans malice “ Perforator ” et lui-même commença à remettre en question sa vision simple du monde et à relativiser ses connaissances.

Pour résumer, si Virgile se comporta comme un imbécile ce fut, comme tout le monde, par peur de paraître en être un. D’aucuns diront que de sa vie de labeur, la vraie vie comme disent les mêmes, Virgile avait acquis la maturité des vraies gens.

En réalité, et je suis bien placé pour le savoir, sa vraie vie consistait surtout à participer aux concours de pets avec ses collègues

des Carrières ou aux bagarres du samedi soir à la fête de Maulieu.

Que l'on ne s'inquiète pas, j'en ai fini avec ce sujet et ne reviendrai pas sur la valeur subversive du pet, sujet dont j'ai déjà traité plus haut. Quoique je me dise, in petto, n'avoir pas fait le tour de la question

Que l'on se rassure, je ne parlerai pas non plus de recherche fossilifère, ce n'est pas mon sujet. Je parlerai plutôt de réactions physico-chimiques, comme celles que l'on observe lorsqu'on verse de l'eau froide dans une marmite d'huile bouillante ou d'acide sulfurique concentré et que l'on en prend plein la gueule.

Ou encore lorsqu'on introduit Virgile Menu-Frettaz dans les salons de la bonne société de la Sous-Préfecture, pour ne pas dire dans le lit d'une jeune fille de bonne famille : gants, lunettes de protection et casque obligatoires !

Il me faut vite trouver un prénom à la jeune fille en question avant qu'elle ne prenne chair et ne m'oblige à la baptiser du premier prénom à la con et à la mode qui me tombera sous les yeux. Gladys me semble un peu prétentieux, Sophiana un peu sophistiqué, Xavière trop masculin même avec l'e final qui ne trompe personne, Rose un peu culcul.

Et pourquoi pas Bénédicte ? Il y a dans ce prénom quelque chose d'onctueux, de recherché, de donneur d'absolution à partir d'une position qui permet de le faire et qui correspond à celui qu'aurait choisi une famille qui se la pète. Ce sera donc Bénédicte, bienvenue parmi nous, belle enfant !

Je ne vous dirai rien des tenants et des aboutissants mais le résultat est que Bénédicte et Virgile se fréquentèrent. Il nous la présenta un jour en la transportant aux Carrières sur sa moto.

Nous les vîmes arriver tous les deux, elle collée à lui, enserrant son torse de ses bras et son bassin de ses cuisses. Tandis qu'il allait se garer et que la croupe de la passagère nous passait lentement sous le nez, nous poussâmes tous un sifflement silencieux et sans nous

le dire nous étions tous d'accord : cette petite avait un cul d'enfer !

C'est la loyauté envers Virgile qui poussa Bénédicte à le présenter à sa famille et lui, bonne pomme, toqua à leur huis, la fleur au fusil. Je veux dire : sans s'être préparé à recevoir ce qui allait lui tomber sur la tronche.

Quand il fut conduit dans le salon, il sut tout de suite qu'il n'aurait pas dû venir. Il tenait gauchement sous le bras droit son casque de moto qui l'encombrait et dont personne ne lui proposa de le débarrasser. Il le passa adroitement sous le bras gauche et finit par le poser sur un guéridon, à côté d'un vase précieux qui parut tout à coup terne et compassé à côté de la sphère flashy au design audacieux couverte de moucheron.

La maîtresse de maison qui savait y faire en matière de réception, le mit tout de suite à l'aise :

- Alors jeune homme, il paraît que l'on est fossoyeur ?
- Mais non, Mère, il taille des pierres dans une carrière...
- Oui, il fait des pierres tombales, c'est kif-kif...
- J'ai connu un Frettaz, au plateau des Glières, interrompt le père, il était agent de liaison et était censé nous approvisionner. En fait, nous crevions de faim et lui s'est fait une belle pelote pendant la guerre ! On a dit qu'il faisait aussi le commerce d'informations...
- ...Allons, vous n'allez pas encore nous saouler avec vos faits d'armes et votre Légion d'Honneur...

Saperlipopette, ça commençait bien ! Un fossoyeur doublé d'une balance contre une famille décorée, résistante de la première heure, le ton était donné : il ne faisait pas le poids !

J'ai bien envie de conseiller à Virgile de les planter là et de filer lâchement, quitte à faire le dos rond et la part du feu en ignorant les quolibets qui ne manqueraient pas de le suivre. Mais cette tête de mule de Virgile était amoureux et l'amour rend con, c'est aussi un sujet que j'ai épuisé plus haut, c'est pourquoi il fit face et tenta de

faire bonne figure.

Il ne tarda pas à comprendre que l'entrée en matière de la mère de Bénédicte n'était pas une bévue insouciant. En fait, c'est ainsi que ses frères et ses parents l'avaient baptisé : le fossoyeur.

Ce qui donnait lieu à d'innombrables allusions et à des fou-rires qui obligeaient parfois l'un ou l'autre des garçons, qui n'avaient pas la maîtrise de leur mère, à quitter la table pour une raison ou une autre et disparaître précipitamment à l'office, où poireautait le petit personnel qui, bien que comptant pour du beurre, se gondolait lui aussi.

En bonne maîtresse de maison, la mère de Bénédicte alimentait la conversation et la dirigeait adroitement vers des domaines propres à faire s'enliser Virgile.

Celui-ci tenta plusieurs fois de parler de sujets qu'il connaissait mais ceux-ci étaient promptement évacués, comme la boîte de tristes petits-fours que vous avez apportés pour ne pas arriver les mains vides et que l'on escamote sans y avoir touché.

Alors il restait coi et faisait bonne figure au lieu de balancer tout par terre et de piquer une crise de nerfs, ce qui n'aurait rien arrangé, j'en conviens. Ce silence signalait son ignorance et provoquait tant de jubilation que parfois cela frisait l'inconvenance.

Mais Virgile était amoureux, alors il restait maître de lui comme un joueur de poker. Le problème, c'est que les autres avaient leurs propres règles et se refilaient des cartes sous la table avec une maestria remarquable.

En quelques donnes, ils lui firent admettre qu'il ne connaissait personne, je veux dire personne d'importance, qu'il était incapable de se faire sauter une contravention, qu'il payait trop d'impôts, qu'il ne pratiquait aucun sport, ne partait jamais en vacances, les Seychelles, vous connaissez ? Bien sûr qu'il ne connaissait pas les Seychelles, ce n'est pas une station de ski ? Sûr et certain qu'il payait ses contraventions, qu'il ne skiait pas avec le préfet et ne voyaient pas les cognes se mettre au garde à vous devant sa Légion

d'Honneur (le pied ! Si vous saviez ! Mais vous ne pouvez pas comprendre...).

Bref, son cercle d'influence ne dépassait pas dix personnes, sa disparition n'en attristerait pas cinq et il était tout en bas, en bas, en bas... enfin, il n'avait rien à leur apporter, ni adresse, ni passe-droit, ni tuyau, ni bonne affaire. Rien que sa belle gueule ! Et en plus il se tenait mal à table, ce qu'ils lui firent sentir sournoisement. Je veux dire adroitement. Tout cela était vrai, il devait bien le reconnaître, en retirant subrepticement ses coudes de la table.

En eût-il fait partie, il eût sans aucun doute aimé ce milieu. Mieux, n'en faisant pas partie, il était certain qu'il l'enviait.

C'est du moins ce qu'entreprirent de lui démontrer ses partenaires de strip-poker, je parle des frères de Bénédicte : nul ne lui avait jamais interdit d'essayer de devenir riche, savant, influent, libéré des contraintes contingentes et, enfin, de rejoindre le camp de ceux qu'on envie plutôt que celui de ceux qu'on plaint car, démontrèrent-ils, il était impossible qu'il ne les enviât pas. S'il n'y était pas parvenu, c'est qu'il prenait plaisir à sa situation... ou qu'il était incapable d'en sortir.

– Rien n'asservit mieux les gens que le sentiment de culpabilité et le fait d'être redevable à quelqu'un, pérorait un des frères de Bénédicte sous le regard attendri de sa mère qui semblait penser que son fils irait loin, les vertus d'honnêteté et de civisme sont des contraintes morales que vous vous infligez librement car vous n'avez pas l'audace d'agir autrement, alors que pour nous, ce sont des outils : ai-je intérêt à être honnête ? Si cela ne me coûte pas, autant l'être, cela me rapportera votre reconnaissance et vous fera mon obligé. Mais si cela me coûte, mieux vaut couper au plus court, la malhonnêteté étant aussi un outil dont il faut user avec prudence en s'entourant de précautions : relations, décorations, situation etc... Vous allez dire que je suis cynique mais la vie est cynique...

– Cela va sans dire, ponctuait Bénédicte en souriant tendrement à son frère, c'est pourquoi je me demande bien ce que t'apporte de le démontrer. Serait-ce pour t'en persuader toi-même ?

De son côté, Virgile devait bien admettre qu'il s'était foutu royalement de tout ça et qu'il avait vécu heureux jusqu'à l'instant présent où il en avait honte. Peut-être, en effet, eût-il pu tirer meilleur parti des cartes qu'il avait eues en naissant (ne me demandez pas lesquelles), avoir plus d'ambition, s'être contraint à faire ce pour quoi il n'avait aucun goût. Peut-être, eût-il été un autre, aurait-il eu la chance de n'être pas lui-même !

Pour en finir, le repas se passa et Virgile vécut son calvaire stoïquement. Bénédicte mit fin à son supplice en déclinant le café qu'on leur proposait avec une raison à la con qui ne trompa personne.

La maîtresse de maison les raccompagna à la porte, rentra en vitesse lui chercher son casque qu'il avait oublié dans son impatience de s'arracher, le lui tendit et alors qu'elle refermait la porte et qu'on ne voyait plus que son visage, comme si elle voulait ne rien laisser de lui traîner à l'intérieur de sa demeure :

– Encore une fois, merci d'être venu, monsieur Frettaz, et croyez bien que je suis vraiment désolée d'avoir fait votre connaissance !

Puis elle referma la porte.

– Elle a dit cela exprès ?

– Pas du tout, dit Bénédicte en souriant, c'est son cœur de mère qui parle ! Même des gens comme elle peuvent perdre le contrôle.

Virgile soupira de soulagement :

– Bon enfin, ça... c'est fait ! Il leur en a fallu des périphrases pour me traiter de connard !

Elle se rapprocha de lui, le regarda tendrement, l'embrassa :

– Connard, mon amour !